

WATAYA Risa

TREMBLER
TE VA SI BIEN

Roman traduit du japonais
par Patrick Honoré



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Appel du pied

Install

Titre original : *Katteni Furuetero*

© 2010, Wataya Risa

© 2013, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Edition française publiée avec l'autorisation de Wataya Risa/Bungeishunju

Ldt., par l'intermédiaire du Bureau des Copyrights Français, Tokyo

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © Izutsu Hiroyuki

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-093-77

L'attrapera ? L'attrapera pas ? Je suis tellement à garder les yeux fixés sur ce qui brille hors de ma portée que je ne vois même plus les cadavres de toutes les petites choses que j'ai attrapées et qui roulent à mes pieds, loin de la lumière, la marque de mon talon imprimée dessus. S'il est vrai que l'avidité de l'Homme, toujours à tendre les mains vers les inaccessibles étoiles, est le moteur de son évolution, alors en tant qu'humaine moi-même sans doute continuerai-je à désirer toute ma vie. Du désir vient la compétition, et de l'émulation naît le progrès qualitatif, n'est-ce pas ? N'empêche que je suis fatiguée. Ça a commencé dans la nuque. A force de regarder en l'air. Depuis quand le mot « bondir » a-t-il cessé pour moi d'évoquer l'action de gravir un escalier en courant pour représenter celle de sauter vers un objet brillant et lointain dont je me lasse à peine attrapé et que je rejette dans les

ténèbres à mes pieds comme un objet sans valeur avant de recommencer à tendre la main vers le suivant ?

Que je coule aussitôt un regard en arrière pour m'apercevoir que ma prouesse est déjà du passé, ou que j'analyse mes performances longtemps après coup avec un sourire, eh bien ma foi, on ne peut pas dire que je ressens un immense bonheur. Un petit sentiment de vide, plutôt.

Alors à quoi bon forcer ma joie au moment où je les tiens dans ma main, juste avant de m'en débarrasser ? Après m'être dépensée jusqu'à la limite de mes forces pour y parvenir, plisser le nez et déclarer « je vise plus haut », ce serait super top cool et la marque d'une belle volonté, du moins en paroles, mais en réalité vouloir progresser toujours plus n'est rien d'autre qu'un impératif dicté par l'instinct, et vivre selon ses instincts est le propre du sauvage. Je devrais apprendre à me contenter de ce que j'ai, c'est ça ? Non, pas tout à fait. Plutôt à me contenter de ce que je n'ai pas. Suffira ? Suffira pas ? Tout de même, regarde à tes pieds, tu ne trouves peut-être rien à ton goût, mais il y a des choses pas mal du tout, là, par terre, encore tout à fait utilisables, les couleurs même pas fanées. Beaucoup aimeraient bien avoir des tasses ébréchées comme celles-là. Ce motif à pois n'est-il pas mignon ? Tu exiges trop, des autres comme de toi-même.

Mais moi, je veux Ichi. Je n'ai pas besoin de Ni. Celui que je veux, c'est Ichi.

Ichi, mon étoile à moi. Ma fraise sur l'assiette que j'ai laissée jusqu'au bout sans la manger. Et que je suis en train de perdre sans même l'avoir touchée. Pas par désillusion, non, ni parce qu'il m'a envoyée paître quand je lui ai avoué mes sentiments, ni parce qu'il avait déjà une copine, juste parce que c'est mort. Cet amour à sens unique qui était parti pour durer éternellement et devenir l'œuvre de ma vie a dépassé la date de péremption.

Mes collègues de bureau entrent et sortent des toilettes de part et d'autre de celles que j'occupe, il y a du roulement. J'entends parler celles qui réajustent leur maquillage devant le miroir, pendant que je reste assise sur le couvercle fermé des W-C, la tête dans les mains. L'un des escarpins noirs que j'ai enlevés gît renversé sur le côté, le papier toilette avec lequel j'essuie mes larmes peluche sur mes joues. Très absorbant, se désagrège à l'eau. J'aurais pu m'en douter, puisqu'il est fait pour passer à la chasse après usage.

Le bruit d'eau qui coule de la petite fée qui couvre les bruits disgracieux des cabines de W-C de chaque côté de la mienne couvre aussi le bruit de mes sanglots. Depuis un certain temps, il est devenu du plus élémentaire savoir-vivre de faire

intervenir la petite fée qui couvre les bruits dès qu'on fait ses besoins, étrange phénomène sans doute spécifique aux toilettes pour femmes du Japon. A son apparition, nous étions trop heureuses de pouvoir effacer nos petits bruits et nous nous empressons d'appuyer sur le bouton. La minuterie était trop courte, ça s'arrêtait à tous les coups en plein milieu et il fallait se dépêcher de finir son affaire au plus vite, si bien que nous avons été confites de reconnaissance quand est apparue la petite fée à senseur. Le problème, c'est que faire usage de la petite fée est considéré maintenant comme la moindre des politesses, alors si tu ne l'utilises pas, c'est vraiment que tu le fais exprès pour qu'on t'entende, ce qui est beaucoup moins drôle. Je dois être la seule de tout le bureau à attendre avec impatience la pause de midi pour pouvoir faire mes besoins sans floutage, sans appuyer sur le bouton de la petite fée mais en profitant quand même des petites fées mes voisines. Comme en ce moment par exemple, je profite du chant des petites fées alentour pour couvrir le bruit de mes sanglots.

Toute présence a déserté les toilettes, la pause de midi est terminée, mais je n'ai toujours pas envie de sortir. Je me moque que mon uniforme soit froissé, je reste assise, les genoux repliés sous le menton, sur le couvercle des W-C. Même si le chef vient me chercher, même si on me jette un seau d'eau par-dessus

la porte, je ne sortirai pas. Ce n'est pas que j'aie la flemme, ni que j'aie envie de démissionner. Mais je hais ce bureau. Rentrer chez moi, revenir ici demain, et encore après-demain, ce n'est plus possible, il va falloir que je demande un congé. Mais si je demande un congé sans raison, je peux être sûre qu'eux en trouveront une, de raison, pour me forcer à démissionner. Qu'est-ce que c'est que ça ? Demander un congé de longue durée, pour ce que tu sers ici, toi ? Je n'ai besoin que d'un congé, si sous ce prétexte on me pousse à la démission, ce sera une défaite. Et ça, pas question, il faut que je réfléchisse à quelque chose d'autre, il faut que je pense à un truc.

J'avais deux chéris, et comme je me doutais bien que la situation ne durerait pas éternellement, je comptais bien en profiter au maximum. Au départ, le numéro Un, Ichi, était mon grand amour, mais comme nos atomes n'avaient pas l'air d'avoir envie de se crocheter, la teneur de notre relation se résumait, pour lui, à faire des sourires apeurés, et pour moi, à le regarder ; quant au numéro Deux, Ni, je n'en étais absolument pas amoureuse et pourtant c'est probablement lui que je vais épouser. Si je me marie avec Ni, ce sera sans chichis dans une quelconque chapelle de pacotille, vêtue d'une robe de mariée de location, je parcourrai la *Virgin Road*

entourée de la collection de mes amis debout en rang d'oignons dans l'ordre chronologique. Peu m'importe. Du moment que l'homme qui se tiendra devant le podium du serment, dans son kimono de location pour la fête des enfants, les commissures tendues de componction, n'est pas Ichi, tout cela n'a aucune importance. Pendant qu'un prêtre de nationalité non identifiée lira un verset de la Bible en japonais avec un accent anglais, plutôt que de rester plantée aux côtés de Ni, je veux regarder le joli vert tendre du gazon humide de pluie, assise au bout du sofa des invités à côté de la fenêtre, les jambes croisées dans ma robe de mariée, la joue dans la paume de ma main. Toute la famille pourra murmurer, ma mère, livide dans son kimono noir à obi brodé de motifs de grues et de tortues, aura beau tirer sur les pans de ma robe, je ne redresserai pas la tête. J'attendrai que le prêtre appelle mon nom et alors je m'approcherai de l'estrade, je soulèverai mon voile comme un vieux client soulève le rideau d'entrée du boui-boui où il a ses habitudes pour saluer le patron, et je collerai mes lèvres sur celles de Ni.

Je veux ouvrir la porte-fenêtre, marcher à grands pas sonores, et quand je serai sur la pelouse, je dénouerai le ruban blanc de mes chaussures à talons hauts qui enlace mes chevilles, je les jetterai au loin et je dévalerai la colline pieds nus jusqu'à la plage. Quand ma respiration sera trop forte, je ferai

une halte en serrant l'un des troncs de la pinède dans mes bras. Le temps de reprendre mon souffle, et je repartirai en courant jusqu'à la mer, je marcherai sur le rivage en souillant le bas de ma robe dans l'eau et le sable mouillé. Traces de mes pas effacées par les vagues à peine imprimées sur le sable, voix de ma chanson couverte par le bruit des vagues, et quand j'aurai lancé de toutes mes forces dans la mer mes gants longs jusqu'aux coudes, blanc pur de la dentelle flottant parmi l'écume où se réverbérera la lumière du soleil.

Alors que si je marie Ichi, je serai la promise qui ne lâche pas le promis des yeux un seul instant. D'abord, je prierai la lune chaque soir pour que la cérémonie se déroule sans anicroches, pour qu'Ichi ne se fasse pas la malle la veille des noces. Et comme même le jour J l'angoisse ne voudra pas partir, je lui coudrai en cachette un émetteur GPS dans son nœud pap. Et je serai tellement morte de peur à l'idée que, retrouvant l'une de ses anciennes copines parmi les invités, leur amour ne renaisse de ses cendres ou que mes anciens amis de fac n'aillent lui raconter certaines histoires embarrassantes de l'époque où j'étais étudiante, que de toute façon je n'inviterai que la famille. D'ailleurs, pourquoi faire des folies pour notre mise en ménage ? La cérémonie se tiendra donc dans un petit hall d'hôtel pas cher. Mais, même réduite à sa plus simple expression, je veux quand même une cérémonie, pour

que le jour où lui viendra l'envie de changer d'avis, ntt ntt ntt, nous sommes mariés, je te rappelle ! Trop tard pour faire comme si rien ne s'était passé ! La cérémonie, ce sera la preuve que le lien qui nous unit tous les deux est éternel. Regarde-moi ça. On en a fait, des frais ! On en a impliqué des gens, on en a dépensé des sous, tu ne peux pas y échapper, hé hé.

Mais même localisé en temps réel par GPS, Ichi trouvera toujours une faille pour s'évader. J'en suis sûre et certaine, puisqu'il ne m'aime pas. Et s'il ne parvient pas à s'échapper, il suffira qu'il me dise d'un air renfrogné, le jour de nos noces, dans les vestiaires de la salle de mariage : « Je me demande si c'était bien la chose à faire... » Ou même pas, un simple petit affaissement des épaules, un léger hochement de tête suffira pour que germe en moi le sentiment d'avoir commis le crime d'avoir enchaîné le Petit Prince. Ichi est libre. Chaque seconde de chaque heure de chaque jour, il est libre. Et je ne peux pas aimer sa liberté insoumise.

Et ça ferait un mariage heureux ?

Moi qui suis du genre à ne jamais pouvoir choisir un vêtement quand j'entre dans une boutique, tant et si bien que l'article à la mode que tout le monde s'arrache est finalement épuisé le temps que je me décide, je suis tombée amoureuse d'Ichi au premier coup d'œil. C'était en deuxième année de collège¹ et tous les élèves de la classe étaient présents. L'achat coup de cœur, dans ma tête du moins. Un vêtement, tu dois réfléchir s'il te va, si c'est dans tes moyens, à quelle occasion tu comptes le mettre, mais pour tomber amoureuse, on est totalement libre, pas question de budget, d'essayage ou de livraison à attendre. Du moins, tant qu'on n'espère pas un regard en retour.

— Ichi !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

1. Correspond à la quatrième dans le système scolaire français.

— Non, rien.

Sûr que ce n'est pas moi qui aurais trouvé une idée pareille pour me l'approprier. Quand il arrivait en classe, avant la première heure, la bande des excitées se mettait à ricaner dès qu'elles réussissaient à attirer son attention.

— Ichi, tu as une mèche qui rebique !

— N'importe quoi...

— Mais si, je te dis ! Derrière, ça fait une boucle ! Trop mignon !

Elles en profitaient pour lui toucher les cheveux, et au bout de mes doigts j'éprouvais la finesse de ses cheveux comme si c'était moi qui les touchais. Ça me picotait et me donnait chaud.

— Salut, Ichi, tu es en retard, merde !

Il n'avait pas le temps de poser son cartable sur son bureau que les autres garçons l'entouraient déjà, lui mettaient la tête sous le bras, formaient un cercle autour de lui pour renforcer leur cohésion.

Quand il souriait, avec sa mèche longue et souple et ses yeux en amande, cela lui donnait un petit air espiègle, ses prunelles noires luisaient. Il n'était pas encore débarrassé de l'enfance, et quand il traversait la classe, aussi bien les filles que les garçons, tout le monde voulait s'occuper de lui. A l'époque, pour avoir du succès auprès des filles, il fallait être bon en sport, bon en cours, le genre extraverti et sûr de soi, et de fait je n'ai jamais entendu une fille de la classe dire qu'elle était amoureuse d'Ichi. Il avait du

succès, mais pas comme les autres, lui, c'était le toutou de la classe. Sauf pour moi. Ichi n'était pas mon toutou, assurément.

— Hé, touche pas ça ! disait Ichi en souriant quand la fille assise devant lui volait sa gomme pour lui faire une blague.

— Hé, arrête ! disait Ichi en repoussant le garçon qui venait en courant de l'autre bout de la classe pour lui sauter dessus.

Le garçon en question s'étant fait repousser un peu trop brusquement à son goût, s'énervait et se mettait à le poursuivre encore plus fort.

— Ce qu'il est mignon, Ichi, on dirait un petit chien ! commentaient les filles entre elles.

Sauf que le charme d'Ichi, ce charme qui les faisait tous craquer, ce n'était pas de la mignonnerie naturelle, c'était la peur. Les autres ne le voyaient pas, eux, essayer méticuleusement avec un mouchoir en papier la gomme que sa voisine de devant avait touchée, à peine celle-ci s'était-elle retournée, ils ne se doutaient pas que la transpiration qui lui venait aux joues quand il se faisait courir après à travers la classe n'était pas uniquement due à l'échauffement physique. Certes, cette sudation provoquée par une augmentation du métabolisme et de la température corporelle, de bon aloi chez un jeune enfant, n'est-ce pas, était particulièrement seyante chez lui, mais à vrai dire ce n'était pas une sueur ordinaire : c'étaient des sueurs froides.

Il gardait le sourire, c'est un fait, mais au fond de lui, il avait en horreur tous ces contacts trop familiers, et c'est l'odeur de peur qu'il dégageait qui excitait inconsciemment les autres et les poussait à lui tourner autour.

Je m'en étais aperçue un jour à sa respiration altérée, comme je l'avais croisé dans le couloir alors qu'il venait de se faire poursuivre dans tous les coins par les élèves de la classe. C'étaient les halètements dépressifs, pitoyables et terriblement excitants de la nouvelle venue face au harcèlement du chef de bureau. Voilà pourquoi je n'adressais pas la parole à Ichi. Pour qu'il me trouve, moi et moi seule, différente de tous ceux qui le traitaient trop familièrement. Il ne fallait pas qu'Ichi, et les autres, se rendent compte que je m'intéressais à lui. S'il s'en apercevait, alors je deviendrais comme n'importe quelle autre. Pendant l'interclasse de midi, je restais assise et je me contentais de le regarder en vision périphérique.

Une technique que j'avais inventée pour le regarder sans donner l'impression de le regarder. Je faisais semblant de fixer le tableau noir ou la pelle à balai dans le coin des ustensiles de ménage, mais en réalité toute mon attention était concentrée sur Ichi qui se trouvait à la marge de mon champ visuel. Un truc pas simple, à se faire exploser un capillaire, mais regarder Ichi sans qu'il s'en aperçoive était mon petit plaisir de l'interclasse de

midi : menton pointé au ciel d'Ichi riant avec ses copains, chevelure lourde et sautillante d'Ichi poursuivi à travers la classe par ses copains. Quand ils avaient l'autorisation d'utiliser le terrain de sport, à midi, Ichi et ses copains jouaient au foot, alors en fait les jours de pluie étaient les seuls où je pouvais le regarder en vision périphérique. Pour cette raison, tous mes souvenirs d'Ichi sont liés au bruit de la pluie et aux nuages gris que l'on voyait par la fenêtre de la classe.

Au second trimestre, la vision périphérique me laissant quelque peu sur ma faim, j'ai entrepris l'écriture d'une bande dessinée dont Ichi était le héros. Un véritable *story manga* complet. *Pafutt-futt le Prince né* racontait l'histoire d'un petit prince plein d'allant et de santé qui sortait parfois incognito de son château pour se mettre à l'écoute des malheurs des villageois, se renseigner et enquêter comme un détective. Quand il avait identifié les causes, il intervenait dans toute sa gloire princière et punissait le mal. Sans doute mon ADN japonais qui ressortait inconsciemment, moi qui fréquentais pourtant très peu le tatoué à chignon et ses fleurs de cerisier voletantes ou le papy avec sa boîte à pilules portative¹. Dans la classe il y avait une autre

1. Allusion à deux personnages célèbres des séries télévisées de samourais (et avant cela du cinéma et du théâtre populaire), Tōyama no Kin-san et Mito Kōmon, types de justiciers se faisant passer pour des citoyens ordinaires.

fille qui dessinait des mangas, mais elle, c'était plutôt de la BD comique sur les élèves de la classe. Elle dessinait bien, on se pressait autour de sa table pour lire sa production, alors qu'autour de la mienne c'était plutôt le désert. J'étais jalouse, bien sûr, mais c'est grâce à elle, qui ne prétendait pas projeter sous les traits de personnages identifiables des éléments strictement fictionnels, n'est-ce pas, mais représentait tout bonnement les élèves de la classe tels qu'ils étaient, que personne n'a reconnu Ichi sous les traits du Prince né.

Quand j'en ai eu rempli un, puis deux cahiers, et que ça a commencé à faire un peu « série », j'ai eu moi aussi mes premiers lecteurs. Enfin, disons que quand les cahiers de la mangaka la plus populaire étaient monopolisés par d'autres, certains venaient tuer le temps à ma table et feuilleter ma BD sans rien me demander. Il y a quand même eu un garçon qui m'a dit qu'il avait envie de lire la suite et une fille qui m'a montré le Pafutt-futt qu'elle avait dessiné. Pendant que mes camarades lisaient en grappe les cahiers achevés, je dessinais la suite à côté d'eux. J'entendais parfois la voix d'Ichi à proximité, ce qui faisait soudain de cette salle de cours pendant l'interclasse un environnement idéalement propice à la création.

Un jour, j'ai vu qu'Ichi était en train de lire ma BD.

Ichi en chair et en os.

Il était là ! J'aurais bien voulu le voir de plus près, mais si je m'approchais de lui, n'allait-il pas s'enfuir ? Ne risquait-il pas de s'envoler au moindre de mes mouvements ? J'étais dans l'état d'esprit de la fille qui a déposé des miettes de pain sur le balcon pour attirer les moineaux et qui en aperçoit un par la fenêtre pendant qu'elle regarde la télé dans le salon : elle se dit qu'elle aurait dû recouvrir son appât d'un panier maintenu en équilibre sur une baguette avec une ficelle pour le prendre au piège.

Mais même en le regardant en face et non pas en vision périphérique, Ichi ne s'est pas envolé. Lui que je n'avais jamais vu que flou à l'extrême bord de mon champ visuel composait maintenant une vraie image, parfaitement nette et distincte, totale, ses lèvres fines et cruelles, la ligne de son menton, ses yeux mi-clos, ses mains délicates qui tenaient mon cahier, ses cheveux couleur châtain cent fois plus fins que je ne l'avais imaginé. Etre enfermé très très à l'étroit lui irait super bien, j'en suis sûre... Mais oui ! Dans le prochain épisode, Pafutt-futt le Prince né serait transformé en bouchon de liège par un sorcier. Enfoncé dans le goulot d'une bouteille de vin, incapable de faire le moindre mouvement, la bouteille confinée dans une cave bien sombre, il sera sexy comme tout, mon prince !

— Pourquoi un prince ? m'a demandé Ichi en feuilletant mon cahier.

— Parce qu'il deviendra le souverain d'un pays, ai-je répondu.

Mais comme j'avais dévoilé tout mon secret spontanément sans réfléchir, il n'a pas compris.

— Hum... Bizarres, ces cheveux.

Sous le coup de la panique, j'ai plaqué une main sur ma tête, avant de comprendre que c'était des cheveux de Pafutt-futt le Prince né qu'il parlait. Pourtant, c'était d'après son modèle que Pafutt-futt avait cette coupe de champignon ébouriffé.

Il a reposé le cahier sur ma table puis est sorti jouer au foot. J'avais enfin un souvenir d'Ichi en classe par beau temps. La conversation avait été courte et quelque peu décousue mais ça ne fait rien, j'étais déjà heureuse d'avoir pu lui dire trois mots. Merci, Ichi, de m'avoir adressé la parole.

A partir de ce jour, unilatéralement convaincue d'avoir capté le message, à savoir que lui aussi désirait entrer en contact avec moi, je n'ai eu de cesse d'engager une action répondant à son attente. Une fois, après la fin des cours, revenant de la salle d'économie domestique et familiale où j'étais restée pour terminer un travail, je suis passée à notre salle pour récupérer mon sac. J'y ai trouvé Ichi, seul, craie en main, en train de couvrir le tableau de la phrase *Je ne dois pas parler en classe*. Prête à toutes les conséquences, j'ai lancé :

— Qu'est-ce qui se passe ? C'est Mme Miyamoto qui t'a puni ?

— Ouais. Je dois l'écrire cent fois et elle revient vérifier, la vieille charogne !

Ichi continuait à recopier sa phrase en frappant avec sa craie comme s'il martelait le tableau. Mme Miyamoto, la prof d'histoire, avait des tendances un peu sadiques sur les bords et une affection toute particulière pour Ichi. Dès qu'il en faisait une, elle le punissait plus sévèrement que les autres, rien que pour s'assurer une place dans son esprit.

— On dirait Bart des Simpsons !

— C'est qui ? Un *gaijin* ?

— Rien, laisse tomber. Tu n'as qu'à écrire une fois *Je dois parler en classe*, elle ne s'en apercevra même pas !

J'avais lancé l'idée le cœur battant. Ichi est resté muet devant le tableau à faire la moue, a réfléchi un moment, puis changé l'une des phrases qu'il avait écrites en *Je dois parler en classe*.

— C'est cherchez l'intrus, le jeu ! ai-je dit en riant tellement j'étais heureuse.

La craie toujours en main, Ichi a laissé retomber sa tête sans force sur sa poitrine et poussé un gros soupir. J'ai eu soudain peur qu'il me déteste, j'ai attrapé mon sac et je suis sortie précipitamment de la salle sans même dire au revoir.

En troisième année, nous n'étions pas dans la même classe, je ne le voyais plus, même en vision périphérique. Pour une histoire quelconque, j'ai dû aller en salle des profs voir Mme Miyamoto, qui

était prof principale de la classe d'Ichi. Sur son bureau se trouvait une feuille où une seule et même phrase était recopiée d'une mauvaise écriture que j'ai reconnue pour l'avoir déjà vue sur un tableau noir. Quand elle m'a vue écarquiller les yeux, la prof a eu un petit rire contraint.

— Chaque fois que je donne des lignes à Ichinomiya, il se débrouille toujours pour écrire une ou deux fois *J'arriverai encore en retard* ou *Je parlerai avec mes camarades*. Ce garçon est incorrigible. Et moi, ça m'oblige à relire tout ce qu'il écrit. Regardez-moi ça, là encore ! Eh bien, ce sera cent lignes de plus !

Miyamoto avait souligné en rouge *Je n'arriverai pas plus jamais en retard*. J'ai été prise d'un doux vertige. Mais, madame, ce n'est pas contre vous ! C'est à cause de ce que je lui ai dit il y a plus d'un an. Vous n'avez aucun droit à vous arroger des prérogatives là-dessus ! Cette phrase mal foutue, c'est la preuve du lien psychique qui existe entre Ichi et moi.

— Les filles de la compta, elles sont sérieuses, elles font de bonnes épouses qui tiennent les comptes domestiques à jour, je crois... avait articulé Ni après s'être présenté à la soirée d'amitié compta-commerciaux cet été, faisant apparaître un sourire plutôt frisque sur nos lèvres à nous, les filles de la compta.

Sérieuses, peut-être au boulot, mais d'où sort-il que de nos jours, dans un couple, ce sont les filles qui tiennent les comptes ? Il faut vraiment être à la ramasse pour croire ça.

Ni, c'est l'ex-sportif affublé d'un petit début de bidon propre au buveur de bière, le type qui fixe sa vieille coupe ras du crâne quelque peu défraîchie au gel extrafort, grand nez, grands yeux, le type qui dégage une aura chaude et humide comme l'épaisseur d'un *bentô* tout frais.

Je savais qu'on était de la même promo d'employés de la boîte, mais je ne lui avais jamais vraiment parlé

avant cette soirée d'amitié. Contrairement à la compta, département très féminisé, une atmosphère de virilité prononcée se dégage de la section commerciale, sans doute parce qu'ils se trouvent en première ligne sur le front des ventes, au contact des troupes d'autres compagnies, j'imagine.

Le commercial qui occupait la pole position au cours de cette soirée d'amitié, celui qui bénéficiait de la meilleure cote sur le marché des perspectives de carrière, celui que toutes les filles de la compta s'étaient disputé, car beau gosse avec ça, a depuis disparu du paysage. Il était compétent, il savait tenir compte du contexte, savait lire entre les lignes. Tellement il savait lire entre les lignes qu'il détectait en permanence des sous-entendus derrière le moindre mot et hochait tout le temps la tête avec un petit sourire en coin comme s'il saisissait le sens au-delà de ce qu'on lui disait, si bien qu'il se croyait entouré d'ennemis. Il tenait à ce que la prééminence lui revienne en tout, ne pouvait se contenter de travailler sous les ordres d'un supérieur, et même quand un ordre venait d'en haut, il restait le sujet de toutes ses phrases, c'était toujours « moi je » qui décide, « moi je » qui dis ce qu'il y a à faire. Il était peut-être très compétent dans son travail, mais le temps qu'autour de lui on se dise qu'il n'allait pas se rendre la vie facile, à peine sa cote de popularité avait-elle commencé à flancher qu'il avait déjà démissionné. Et quand il a démissionné, pareil, on

ne l'avait pas poussé à la démission, non, c'était lui qui laissait tomber cette boîte, c'est du moins l'impression qui émanait de son discours. Dans mon for intérieur, je l'appelais Dekisugi, Celui qui réussit trop bien. En fin de compte, en entreprise, ceux qui restent, ceux qui reviennent au bureau le lendemain et tous les autres jours, ce sont les Ni, les bourrins qui n'ont même pas conscience des sarcasmes qui courent sur leur compte.

— Cette soirée d'amitié compta-commerciaux, c'est moi qui avais demandé à un collègue de notre promo de l'organiser, à vrai dire.

Le week-end de notre second rendez-vous, la fois où Ni m'a fait sa déclaration, le volume de la techno était tellement fort que je n'ai pas bien compris.

— Hein ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que cette soirée d'amitié, au départ c'était mon idée. Je cherchais une opportunité de faire ta connaissance, Etô, mais sans que ça se remarque, quoi. Alors j'ai demandé à un collègue du département commercial de la même promo de prendre ça en main, et c'est comme ça qu'il a organisé la soirée pour moi.

Il a élevé la voix.

— Dis, c'est bruyant ici, ça te dirait pas de sortir et d'aller dans un café, plutôt ?

Il a eu un sourire contraint, comme pour dire, toi, tu n'es pas très douée pour choisir les endroits... Il essayait de me mettre sur le dos le fait qu'il se sentait dans ses petits souliers. Mais pas question. Il avait peut-être envie de parler, mais moi j'avais envie d'écouter de la musique, et le cas échéant, si l'influx venait, de danser. C'est pour ça que j'avais choisi ce club, et ce n'était pas une erreur du tout.

Le fait d'être une totale *otaku*¹ ne m'empêche pas d'aimer la techno. J'en télécharge sur le Net pour l'écouter chez moi au casque, mais finalement l'envie m'est venue d'en écouter à plein volume, avec les lasers, les fumigènes et tout. Alors, vu que personne ne se donnait la peine de m'inviter, j'ai profité du rendez-vous avec Ni pour suggérer ce club à Ikebukuro. Il est arrivé devant le club à vingt et une heures en costume, tel qu'il était sorti du bureau. En le voyant avec sa cravate, engoncé dans sa chemise, j'ai eu un coup de bleu. Il avait amplement le temps de se changer s'il l'avait voulu, est-ce qu'il l'avait fait exprès pour montrer qu'il était dans la vie active ? Ce n'est pas en sortant avec un garçon en costume cravate que je vais me détendre.

1. Terme à l'origine péjoratif désignant les garçons à tendances asociales, amateurs de jeux vidéo et de mangas ou fans de célébrités virtuelles ; désigne aujourd'hui une « sub-culture » à part entière, possédant son langage, ses sites Internet, sa mode et ses signes de reconnaissance.

Après avoir échangé ses coupons contre deux bières, Ni m'a entraînée directement à une table sans même un regard pour le dance floor et a commencé à parler de lui comme si on était au resto. Comme quoi il était sorti d'une université plutôt bonne, il aimait son travail, il faisait du foot depuis l'école primaire, même que quand il était au lycée il avait été sélectionné pour le championnat départemental. L'air de rien mais très systématiquement, il plaçait des données positives sur lui-même, comme on pose négligemment un pot-pourri de fleurs jaunes dans les toilettes ou sur le lavabo, histoire de me mettre au parfum concernant certains points essentiels à mémoriser. Il me vendait son produit, en commercial. Peut-être me voyait-il, à la fin de la conversation, me lever après mûre réflexion et déclarer en lui tapotant l'épaule : « Entendu, jeune homme, vous avez carte blanche, je vous confie le dossier. » A me déballer tout d'un seul coup, ne craignait-il pas que je perde tout intérêt à le revoir, maintenant qu'il n'y avait plus rien à découvrir ?

— Le problème, c'est que depuis que je vais au club de muscu en sortant du bureau pour compenser le manque d'exercice, je crois bien que j'ai retrouvé mes adducteurs de quand j'étais au lycée, alors le pantalon de costume me serre vachement au niveau des cuisses, va falloir que je m'en achète un autre, c'est galère...

— C'est incroyable comme ça se développe, les muscles des cuisses.

— Enfin, pas tant que ça, finalement, c'est plutôt que je ne les utilisais plus trop, récemment. Mais pas trop mal à mon goût, quand même.

Cette fausse modestie cachant une saillie grossièrement prétentieuse, c'est un peu me montrer un tour de passe-passe que je ne lui ai pas demandé. Bon, et elle est où ma pièce, maintenant ?

— Depuis que je me suis aperçu qu'un working out léger suffit pour maintenir la musculature, j'y vais un peu tous les jours. Un petit millier d'abdos, un petit millier pareil pour les fessiers et les adducteurs, et le reste juste de quoi ne pas se sentir fatigué, en gros.

— Faire un effort physique en sortant du bureau, ça doit être fatigant, tout de même.

— Pas vraiment, en fait. Parce qu'on ne bouge pas autant qu'on croit, au travail. Même si nous, les commerciaux, avec les visites aux clients et les déplacements, c'est quand même vachement plus physique comme travail que les gratte-papiers, mais en fait, moi, ça ne me fatigue pas. Et toi, Etô, tu serais pas du genre à tout de suite rentrer à la maison, manger et puis dodo ?

— Eh bien, je regarde la télé, je prends un bain...

— C'est très mauvais, ça ! Pour la santé du corps, il faut compléter par un effort physique. Un peu de marche ou de stretching, par exemple.

Avant de dormir, il faut absolument faire travailler ses muscles ! Surtout à la compta, vous n'avez pas de déplacements extérieurs, vous êtes assises toute la journée. Les week-ends, tu fais quoi ?

— Je reste chez moi, ou je fais des courses...

Des cris excités fusèrent du dance floor. Un DJ connu venait de faire son apparition, je crois. D'ailleurs, à l'entrée, j'avais vu une affiche qui disait qu'aujourd'hui une star allait faire le DJ. Je voulais le voir ! Je voulais le voir ! J'étais prête à me lever, mais Ni a accueilli les cris de la foule avec une grimace et repris son histoire.

— Il faut au moins aller à la gym. Passé vingt-cinq ans, les muscles s'atrophient, il faut les consolider avant d'atteindre la trentaine, c'est mieux pour le corps.

Non seulement il venait de me siffler un faux départ, mais en plus il me jouait son petit numéro de conseil, comme s'il me sortait un pigeon d'un chapeau haut de forme sans que je lui aie rien demandé. Bon, et maintenant, le pigeon, c'est moi qui dois m'en occuper ?

— Alors tu n'es jamais fatigué, avec un physique de guerrier comme le tien...

— La fatigue, elle n'est pas physique, elle est mentale, à force de faire travailler son esprit. C'est comme la dernière fois, le *project* sur lequel j'ai bossé, ça chiffrait en centaines de millions de yens, quand même ! Je peux te dire que quand on manie

des unités pareilles, les nerfs sont sollicités ! Cette fois-là, pour le coup, j'étais fatigué, parce que toute la responsabilité reposait sur mes épaules...

— Déjà, si jeune, on te confie des *projects* de cette envergure. Tu es un employé d'élite.

— Mais non, ce n'est pas que je suis un employé d'élite, c'est le supérieur qui n'en veut pas parce que des gros *projects* comme ça, ça demande une énorme quantité de travail et beaucoup de responsabilité, alors il préfère les refiler aux jeunes qui ont du potentiel et qui bossent. Mais comme ça s'est super bien passé, il n'est pas impossible que ma cote monte un peu en interne. Enfin, ça, ce serait un coup de chance. Même si, à cette époque-là, je m'effondrais jusqu'au lendemain matin à peine passée la porte de chez moi, tellement j'étais mort.

Les gens qui n'ont qu'une hâte, celle de vous contredire alors même que vous leur avez servi sur un plateau la réplique qu'ils attendaient, je déteste. Ah, et puis ceux qui disent *project* au lieu de « projet » aussi.

— Mais ça valait la peine, puisque tu as réussi.

— Certainement. Ça marche et c'est deux cents millions qui rentrent dans les caisses. Alors que si ça foire, les investissements consentis partent en fumée. Moi qui avais été nommé leader sur ce coup-là, j'ai serré les dents.

Attends donc de gagner des millions toi-même pour parler gros chiffres, va ! Ce n'est pas parce

qu'on te confie – peut-être – de gros budgets que ça fait frémir ton salaire, je me trompe ?

— Mais parle-moi un peu de toi, Etô. Quel genre de personne es-tu ?

— Etô Yoshika, vingt-six ans. Nationalité japonaise, groupe sanguin B, employée à K.K. Maruei, facilement acnéique. Je n'ai jamais coloré mes cheveux, peau à tendance eczémateuse, rougeur pérenne à l'année sur le cou. Copain zéro, économies zéro. Loyer mensuel 75 000 yens. Ce que je déteste : les glandeurs. Ce que j'aime : le ragoût de bœuf. Ma passion du moment : chercher sur Wikipédia les espèces animales éteintes.

— Tu l'as dit comme ça, mais c'est vrai ? Tu n'as pas de petit ami ?

— Pas pour l'instant, non.

— Ah bon ? Depuis quand ?

— Depuis assez longtemps.

— Ah bon... Moi, ça fait un an que je n'ai personne. Depuis que j'ai quitté mon ancienne copine qui était plus âgée que moi, ça faisait sept ans qu'on était ensemble, depuis la fac.

Le voilà reparti à parler de lui, alors que moi j'avais envie de parler des espèces éteintes que j'avais découvertes la veille. J'en avais une très grosse envie, c'est pour ça que j'avais placé le sujet à la fin de ma présentation, mais raté, il n'avait pas mordu. Sur Wikipédia, il y a un tableau de toutes les espèces animales éteintes, on clique dessus et on

apprend la façon dont elles ont disparu, et rien que de regarder la liste de leurs noms et de se dire que toutes ces espèces ont disparu de la Terre par suite de l'intervention humaine, on se sent gagné par un sentiment de solennelle gravité. Par exemple le dodo. Ce gros oiseau, que l'on trouve mentionné dans *Alice au pays des merveilles*, incapable de voler avec ses ailes atrophiées et son bizarre bec jaune et noir, n'a jamais existé ailleurs que sur l'île Maurice et a disparu quand les Hollandais l'ont emporté chez eux comme objet de curiosité.

Ou par exemple la rhytine de Steller dite aussi vache de mer. En 1741, un navire d'expédition russe sombre. Les naufragés accostent sur une île déserte, plus de la moitié meurent du scorbut mais quelques-uns d'entre eux découvrent un troupeau d'animaux qui se baignent dans la mer, des animaux que personne n'avait jamais vus, au corps d'otarie et à la queue fendue comme les baleines. Ces animaux n'ayant pas peur de l'homme, ils les attrapent et les mangent, puis en chargent leur chaloupe avant de quitter l'île. Leur embarcation est prise en charge par un vaisseau, et l'un des matelots qui a pu revenir dans sa patrie apprend aux autorités l'existence de cet animal à la chair exquise et qui se laisse facilement attraper. Les hommes se ruent immédiatement sur l'île et exterminent la vache de mer. Certaines faisaient près de sept mètres de long, elles vivaient en groupes, et quand une de leurs

compagnes était blessée, en particulier si c'était une femelle, les mâles arrivaient et tentaient de retirer les harpons fichés dans son corps et les cordes qui la ligotaient. Du coup, il était possible d'en chasser un grand nombre en une seule fois. Il faut être de pauvres malheureux, moi je dis, pour tuer des animaux en profitant de leur gentillesse. A la préhistoire les vaches de mer étaient répandues sur toute la Terre, on en trouve des fossiles à Hokkaidô et dans le Tôhoku. Source Wikipédia.

Ne pas vous laisser parler de ce que vous avez trouvé sur Wikipédia, c'est méchant.

— A propos de mon ancienne copine que j'ai quittée après sept ans. Elle était aux petits soins pour moi, mais quand elle a commencé à parler mariage-mariage, j'ai commencé à me demander si c'était pour ça qu'elle était si gentille et serviable et ça m'a refroidi. L'élément décisif, c'est quand elle s'est mise à entreprendre mes parents sans attendre ma réponse. J'estime qu'il doit y avoir le mariage au bout de l'amour, mais engager une vie commune dans l'objectif de se faire épouser, ça, non. Peu à peu, mes sentiments ont changé, je la considérais plutôt comme une grande sœur, ça devenait un peu trop famille-famille, alors là j'ai dit la marée a tourné, stop.

Dis, tu pouvais bien accepter de fonder avec elle une famille, puisque tu la considérais comme une grande sœur ! Pitié, quoi ! C'est comme ça que tu parles de quelqu'un avec qui tu es resté sept ans ? La

nuit, quand tu dors, tu ne te sens pas un peu des raideurs dans la nuque ? Faudra pas t'étonner si elle vient te hanter ! Ton ex, je ne sais pas à quoi elle ressemble, mais je peux deviner sa déception. Avoir envie de se marier, pour une fille, quand on a été longtemps ensemble, c'est normal. Que ce soit pris pour un calcul, il y a de quoi craquer.

— D'ailleurs, depuis qu'on s'est quittés, elle a épousé un type avec qui elle sortait depuis même pas trois mois.

Le choc avait dû être violent, la simple évocation de ce souvenir suffisait à le faire grimacer douloureusement.

— Finalement, j'avais bien raison, elle ne pensait qu'au mariage. Alors c'était quoi sa relation avec moi, hein ? Ça m'a blessé, je peux le dire.

— Les femmes pressées, c'est pas bien, ça. A n'importe quel âge, l'amour devrait rester l'amour, n'est-ce pas ?

— Une gentille fille, pourtant...

Il ne s'était même pas aperçu que j'avais prononcé la phrase sur un ton monocorde et apathique. Après sa réplique qui n'engageait à rien, il s'est levé.

— Bon, on s'en va ? Ça suffit, je suppose. Et puis j'ai envie de parler un peu avec toi dans un endroit tranquille.

Les cafés étaient fermés, les seuls endroits ouverts étaient bruyants, nous avons erré dans la nuit tropicale d'Ikebukuro. Avec mes escarpins, je

commençais à avoir les talons et le cou de pied endoloris quand un rabatteur s'est approché de nous et nous a proposé une réduction pour le Karaoké 747. Pourquoi pas là, finalement, a dit Ni, et nous nous sommes retrouvés à l'intérieur.

A peine entrés dans une cabine, Ni s'est assis en face de moi, apparemment sans aucune intention de chanter, et il a attaqué sur un autre ton.

— Tu as dû être étonnée que je vous téléphone pour te proposer de sortir tous les deux, non ?

Pas particulièrement, mais il suffit que j'acquiesce pour la forme, pour qu'à moitié très à l'aise, à moitié rougissant, il acquiesce en retour, comme si c'était bien naturel.

— Je suis désolé. Mais on n'a jamais l'occasion de fréquenter le service compta, à part pour se faire rembourser nos faux frais, et si on aborde quelqu'un au bureau, tout le monde est aux aguets. Je n'avais pas d'autre choix que de te téléphoner comme ça sans prévenir. Mais je suis content que tu sois venue.

En fait, comme je suis du même genre que lui, sa façon de faire ne m'a pas surprise du tout. Il est comme moi, quand il se met quelque chose en tête, c'est violent. Quand il porte son choix sur quelqu'un, il le poursuit à outrance, comme moi. Le genre qui décide unilatéralement qui sera la femme de sa vie, le genre juste un pas en deçà du harceleur compulsif, un forcené du narcissisme. Je

le comprends bien, Ni, c'est pour ça que je ne peux pas me montrer trop cruelle.

— En août, quand je t'ai parlé pour la première fois, tu m'as engueulé, tu te souviens ? Qu'est-ce que c'est que ce tableau comptable, tu m'as dit. En général, à la compta, quand une note de frais est mal présentée, les filles vont se plaindre aux cadres du service commercial qui se chargent après de nous engueuler, mais cette fois-là, tu m'as engueulé directement.

Une note de frais torchée en dépit du bon sens, moi, ça m'énerve. Retourner un tableau à l'envoyeur pour une erreur de calcul, c'est casse-pieds. Et puis, ce que pensent de la compta les autres sections n'est un mystère pour personne : « De toute façon, à la compta, vous pinaillez toujours, et d'ailleurs, c'est pas votre boulot de corriger les détails ? » Mais lui, il était de la même promo que moi, je n'avais donc pas à prendre de gants pour lui dire ses quatre vérités, et puis c'était vraiment n'importe quoi sa note de frais, alors j'ai juste profité que j'allais chercher un bordereau au service commercial pour passer le voir. Et il l'a mal pris.

— Tu m'as dit qu'il manquait le nom des personnes qui m'avaient accompagné, et la date, et la justification du fait que j'étais rentré en taxi, et que je présentais cette note hors délai, et que l'écriture était tellement pourrie que tu n'arrivais pas à me lire. Moi, à cette époque, j'étais complètement absorbé par un hyper gros *project*, je n'avais pas la

tête à une note de frais, pendant un bout de temps je l'ai eu mauvaise de me faire enguirlander par une fille de la compta, même promo ou pas. Mais en y repensant maintenant, j'ai trop honte d'avoir été aussi nul, même si en fait c'est juste que j'étais débordé, a-t-il dit en se grattant la tête avec un doigt d'un air gêné. Et puis ensuite, Etô, quand tu es revenue au service commercial la fois suivante, sur ton chemisier d'uniforme tu avais un post-it rouge collé à la poitrine, je ne pouvais pas en détacher les yeux. Tu ne t'en es sans doute même pas aperçue, le vice-chef de service avec qui tu parlais non plus et tu es redescendue à l'étage de la compta. Depuis ce jour-là je n'arrête pas de penser à toi.

Ces post-it rouges, ce sont ceux qu'on utilise pour classer les bordereaux à la compta. Il fallait finaliser les comptes de septembre, j'étais occupée, je ne m'étais même pas aperçue que j'avais gardé ce post-it à portée de main sur mon chemisier.

Moi, le seul souvenir que j'avais de Ni, c'était celui d'un type qui était venu me trouver avec une note de frais à mon bureau et qui m'avait parlé en me balançant la pointe de sa cravate rebiqueuse dans le nez, même que je n'avais pas aimé.

En sortant du karaoké, Ni m'a traînée dans un *gyûdon-ya*¹, puis encore toute la nuit à tourner, et

1. Sorte de fast-food servant un plat de lamelles de bœuf braisé et d'oignons sur un bol de riz, très bon marché, ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre et fréquenté essentiellement par des hommes seuls, étudiants, employés de bureau, chômeurs, etc.

pendant tout ce temps-là il avait l'air d'avoir un truc à me dire. J'étais énervée à mort, et c'est seulement au petit matin à sept heures dans un Doutor, l'haleine empestant le café, qu'il est enfin passé aux aveux.

— Ça ne fait que deux fois qu'on sort ensemble tous les deux, tu vas sans doute être surprise, mais mes sentiments sont fermes, alors je me lance. Etô, s'il te plaît, tu ne veux pas être ma copine ?

J'avais l'intuition que c'était pour aujourd'hui, que pour la première fois de ma vie un garçon allait me faire une déclaration, et pour tout dire je me réjouissais grandement de cet instant depuis le début. C'est pour ça que je l'avais suivi toute la nuit sans protester, mais il faut avouer qu'en entrant dans ce Doutor, j'étais tellement exténuée qu'en l'entendant, mon premier sentiment, plus que la joie, a été, enfin ça y est, pas trop tôt ! Le café de l'aube que j'avais bu pour éloigner le sommeil s'était écaillé en plaques noires de brûlé au fond de mon estomac.

— Merci. Je vais y réfléchir.

— Bien sûr. Prends ton temps.

Il devait être soulagé d'avoir réussi à le dire, lui aussi a paru soudain fatigué. Son visage est devenu plus paisible et, les yeux clos, il s'est enfoncé dans la banquette.

J'ai un autre souvenir chéri de mon Ichi. Un souvenir très important pour moi, que je me remémore

par exemple quand je reste prostrée chez moi dans l'entrée, encore en escarpins, trop déçue que la première déclaration de ma vie ait eu lieu dans un Doutor au petit matin, entourée d'employés de bureau sur le chemin du boulot, ou que cette déclaration n'ait même pas contenu les mots « Je t'aime ».

Cérémonie de clôture de la fête du sport, en deuxième année de collège. Au coin du terrain d'athlétisme, le camphrier qui faisait l'orgueil de l'école agitait son feuillage au vent. Les lignes de marques pour le relais à moitié effacées par les traces de pas, les bancs du public vides maintenant que les pères et les grands frères étaient partis, la tente blanche des officiels et des chronométreurs, les petits drapeaux de tous les pays pavoisés. Les élèves, assis par terre en rangs par classe, écoutaient le proviseur prononcer le discours de clôture de la journée. Au rez-de-chaussée du collège, derrière la fenêtre grillagée, on voyait les membres du club de radio s'activer. La voix du proviseur passait par le micro et sortait par le haut-parleur fixé au-dessus de la fenêtre du club de radio, avec parfois un effet de larsen occasionnel. Les élèves, après avoir tout donné, étaient maintenant exténués et avaient visiblement sommeil.

Quand, le discours du proviseur fini, l'hymne national a retenti dans le haut-parleur et que les élèves de la brigade des supporters ont amené le

drapeau, la plupart des autres l'ont suivi des yeux d'un air endormi. Le *Hinomaru* national est descendu en ondulant sur le ciel bleu pâle qui commençait à virer au crépuscule.

Quelqu'un m'a touché l'épaule, je me suis retournée, c'était Ichi.

J'ai cru que mon cœur allait s'arrêter.

En principe, je le tenais à l'œil en permanence, mais à cause de la fatigue, j'avais oublié un instant, et quand nous nous étions mis en rang, je ne m'étais même pas aperçue qu'il se trouvait juste derrière moi. C'était une erreur, ça ne pouvait pas être lui qui m'avait tapé sur l'épaule. C'était quelqu'un qui me faisait une blague. Mais à part lui, tout le monde était en train de regarder le drapeau et je n'ai remarqué aucune autre réaction.

J'ai porté de nouveau mon regard vers le drapeau, mais cette fois, c'est le bas de mon maillot de sport que l'on a tiré. Je me suis retournée après un instant de réflexion, Ichi a penché la tête en faisant la moue.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Regarde.

Voix basse d'Ichi. Grains de sable de la piste d'athlétisme ou cristaux de sueur, je ne sais, mais il avait une quantité de petits grains blancs sur le visage, et je les ai regardés intensément sous le bandeau bleu noué sur son front.

— Regarde-moi.

Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu te sens triste tout d'un coup ? Jusqu'à ce que le drapeau soit complètement descendu, j'ai regardé Ichi, et pendant ce très court-moment qui m'a semblé durer une éternité, j'étais au bord des larmes. Ichi a accueilli mon regard comme s'il lui était naturel d'être regardé par moi, le visage parfaitement calme, pendant que lui-même gardait les yeux baissés, tripotant le sable de la cour. L'hymne national terminé, quand la musique a enchaîné sur « Ce n'est qu'un au revoir », Ichi s'est mis à parler avec les autres garçons, j'ai repris ma position normale, mais mon cœur continuait à battre à tout rompre.

Aujourd'hui encore, je pense que c'est parce que je m'étais abstenue pendant si longtemps de le regarder en face que ce souvenir m'est resté. En tant qu'élève le plus populaire de la classe, habitué à monopoliser tous les regards, il devait être frustré que mon regard à moi soit le seul à lui échapper. Quelle morgue ! Décidément, c'était bien un prince. S'il n'y avait pas eu cette cérémonie de clôture, aujourd'hui, je ne me souviendrais peut-être pas de lui avec autant de force. C'est parce que cet instant a eu lieu, même si nous ne nous sommes quasiment rien dit, qu'un lien nous unit encore inconsciemment, j'en suis persuadée. Visage couvert de sueur séchée, cordons fatigués du bandeau aux couleurs de notre classe, à savoir bleus, rotules endolories des élèves à force de rester assis par terre. Cils d'Ichi baissés sur le sable qu'il tripotait.

